

Bernard MÜLLER, Caterina PASQUALINO, Arnd
SCHNEIDER, dirs, *Le Terrain comme mise en scène*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. Nouvelles Écritures de
l'anthropologie, 2017, 182 pages

Marion Rollandin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20575>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.20575](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20575)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2019

Pagination : 449-451

ISBN : 9782814305540

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Marion Rollandin, « Bernard MÜLLER, Caterina PASQUALINO, Arnd SCHNEIDER, dirs, *Le Terrain comme mise en scène* », *Questions de communication* [En ligne], 35 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2019, consulté le 29 octobre 2024. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/20575> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.20575>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

à cette logique d'uniformisation des produits culturels dénoncée par l'École de Francfort, les recherches autour de la publicité transnationale, quant à elles, ont constaté une américanisation de l'industrie publicitaire dès les années 1950, identifiée comme une nouvelle forme de colonisation passant par les médias de masse et mettant en danger la diversité culturelle. Des auteurs comme Armand Mattelart et Simona De Iulio dans ses travaux précédents ont cependant montré que cette américanisation n'a pas fonctionné de manière unilatérale car elle réveille des logiques de reterritorialisation ou de relocalisation, intéressantes pour une réflexion autour des représentations culturelles et des représentativités locales, nationales et transnationales. Simona De Iulio achève le deuxième chapitre en revenant sur des travaux consacrés aux métiers de la publicité : des enquêtes ethnographiques menées au sein des agences, des études portant sur la formation universitaire des professionnels ainsi que des recherches sur les relations entretenues entre les champs professionnel et académique permettant aux publicitaires d'articuler des savoirs théoriques et empiriques.

Le troisième chapitre interroge les limites de l'activité publicitaire actuelle. En premier lieu, il revient sur la place de la publicité dans les industries créatives et culturelles malgré ses enjeux marchands. L'auteure signale que cette place peut être justifiée dans la mesure où l'industrie publicitaire assure une production de contenus médiatiques et culturels divers (documentaires, web séries de marques, reportages, etc.) que les professionnels du domaine désignent souvent comme du *brand content* ou de la *communication marketing intégrée*. Ainsi les frontières deviennent-elles de plus en plus floues entre une communication strictement marchande et une communication aux ambitions informatives ou divertissantes. En deuxième lieu, est interrogée la publicité en ligne, capable de proposer des messages de plus en plus ciblés grâce aux données recueillies. Cette publicité sur l'internet implique davantage le consommateur dans la production et la circulation des messages, implication qui demeure cependant partielle, les annonceurs souhaitant garder la maîtrise du dispositif énonciatif. Sont enfin relevées des pratiques de collectionnisme et de patrimonialisation de la publicité et la manière dont la publicité participe à une mémoire collective partagée au sein des sociétés. Ainsi les artefacts publicitaires laissent-ils de côté leur intention marchande pour devenir des témoins d'une époque et d'une manière de vivre.

L'ouvrage a le mérite de s'appuyer sur plus de 250 références bibliographiques, comprenant aussi des thèses de doctorat récemment soutenues. Sans se restreindre aux travaux académiques français et étrangers, à plusieurs reprises, l'auteure met également

en perspective les problématiques suscitées par la presse professionnelle en soulignant les liens historiques entre publicitaires et universitaires. L'intérêt de l'ouvrage réside notamment dans la manière dont il retrace les différentes perspectives disciplinaires pour l'étude de la publicité tout en tissant des liens entre les points de vue adoptés dans les recherches au long de la seconde moitié du xx^e siècle jusqu'à nos jours. De ce fait, le livre encourage pertinemment les prochains travaux à porter un regard analytique *transdisciplinaire* afin de rendre compte de la complexité des enjeux commerciaux, sociaux et symboliques intrinsèques à l'activité publicitaire.

Loraine Petters

CIM, université Sorbonne Nouvelle-Paris 3, F-75005
lorraine.petters[at]gmail.com

Bernard Müller, Caterina Pasqualino, Arnd Schneider, dirs, *Le Terrain comme mise en scène*

Lyon, Presses universitaires de Lyon, coll. Nouvelles Écritures de l'anthropologie, 2017, 182 pages

Le Terrain comme mise en scène est un recueil de contributions ancrées en anthropologie dirigé par Bernard Müller, Caterina Pasqualini et Arnd Schneider. Outre l'introduction qui présente le questionnement général, on compte neuf textes se situant dans des environnements extrêmement différents ainsi qu'un épilogue sur la performance. Chaque contribution se livre « en produisant des situations inédites » (p. 10) auxquelles on accède par un « réexamen critique de l'ensemble des processus d'écriture et de restitution » (quatrième de couverture). Les questionnements soulevés sont riches pour la discipline dans la mesure où nous mobilisons régulièrement l'enquête de terrain comme technique d'enquête. Ils peuvent être source d'inspiration ou moteur de réflexivité pour le chercheur. Ainsi entrevoit-on différents axes : la place de l'anthropologue et son rapport/apport au terrain ; le rôle des enquêtés à l'égard de la construction des savoirs ; la place des émotions et du vécu de l'individu ; les apports de la performance et d'une situation jouée ; etc. Dans l'ouvrage, les contributions donnent une place différente à l'anthropologue, de simple observateur d'un procès à celui qui jouera une situation pour mieux en éprouver les émotions et enjeux. Si toutes peuvent intéresser le chercheur en sciences de l'information et de la communication, cinq abordent deux axes de réflexion qui touchent particulièrement ceux qui développent une méthodologie reposant sur une approche interactionnelle de terrain (qu'il s'agisse d'observation, d'observation participante ou d'entretiens) : la construction du savoir et l'impact du chercheur. C'est sur celles-ci que nous souhaitons focaliser l'attention.

Le premier axe est celui de la construction du savoir: Ce point est essentiel dans la mesure où les chercheurs au contact de la parole des enquêtés peuvent finir par les envisager « comme co-créateurs de leur recherche » (p.7). Cette considération des enquêtés est traitée par Arnd Schneider dans « Dialogues inégaux : les collaborations entre artistes et anthropologies à Corrientes, Argentine ». Dans sa contribution où des artistes collaborent avec les chercheurs, on accède à la mise en lumière de plusieurs phénomènes liés à la co-construction du savoir: D'une part, par le truchement d'un extrait de parole d'un artiste ayant le statut d'enquêté, l'auteur montre qu'une forme d'entraide réciproque s'instaure : les artistes analysent leur expérience à l'aide du soutien théorique de l'enquêté, tout en aidant celui-ci : « Nous l'avons aussi beaucoup aidé, parce qu'il n'aurait pas remarqué certaines choses si nous n'avions pas été là » (p. 65). Par ce retour réflexif de l'enquêté, on perçoit que la présence du chercheur n'est pas anodine, car elle lui permet de mettre des mots sur un ressenti et le force à la reformulation, et qu'il se sente en contrepartie chargé de guider celui-ci à travers un terrain qu'ils connaît. D'autre part, l'auteur guide vers des considérations méthodologiques qui ne doivent pas être oubliées lorsqu'on souhaite co-construire du savoir: Il convient d'éviter de prétendre parler à la place de quelqu'un (p. 71) et il est recommandé de faire preuve de « clémence herméneutique », c'est-à-dire que, « afin de s'orienter vers des collaborations productives, il est essentiel de prendre en compte les déséquilibres et les inégalités dialogiques de terrain » (p.71). Ce phénomène de co-construction du savoir par le terrain est aussi questionné par Caterina Pasqualino dans sa contribution « *Tierra inquieta* : la fabrique des émotions ». Initialement chargée de réaliser un film, en collaboration avec une artiste cinéaste, pour rendre compte d'une situation particulière, « la souffrance dans la communauté gitane » (p. 20), elle s'engage dans cette expérience avec une intention qui « n'était pas de suivre un scénario préétabli, mais de [se] laisser surprendre par des rencontres imprévues ». L'auteure explique les différentes étapes qui les conduisent, elle et sa collaboratrice, à se laisser guider par des rencontres et des lieux qui orienteront finalement le film, l'amenant là où on ne l'attend pas forcément : faire appel à des protagonistes engagés, qui font évoluer le film en fonction de leurs référents. Ainsi finissent-elles par restituer le réel à travers une mise en scène théâtrale : « Le script a été coécrit à cinq autour d'une mise en scène quasi théâtrale. En élaborant une telle fiction, nous n'avions pourtant nullement l'intention de travestir la réalité. Au contraire, nous souhaitons montrer que le réel n'est pas uniquement constitué de faits tangibles et rationnels » (pp. 32-33). Cette expérience atteste que, par le biais des représentations des vécus de personnes rencontrées au fil de l'expérience du terrain, il est possible

d'accéder à une réalité co-construite, qui n'est pas pour autant dépourvue d'éléments permettant d'apporter un éclairage sur une situation. Si, en sciences de l'information et de la communication (SIC), nous ne sommes pas vraiment familiers de la production de fictions comme objet de restitution d'une expérience de terrain, nous pouvons tout de même nous demander si cela ne permet pas de conserver une certaine authenticité et complexité du savoir qui est co-construit. Nous nous questionnons donc sur les modalités de restitutions d'un savoir qui serait co-construit grâce à l'enquête de terrain. C'est un élément abordé par Bertrand Muller avec son texte intitulé « La fable ethnographique, recherche théâtrale sur la genèse d'une fiction culturelle : les "brésiliens" du Togo ». En effet, l'anthropologie ou les sciences de l'information et de la communication inscrivent le chercheur dans une démarche académique qui le conduit à devoir restituer des résultats d'enquête. L'auteur attire l'attention sur le fait que l'on réduit l'expérience de recherche collaborative lorsqu'on doit en rendre compte académiquement. Il définit l'expérience collaborative comme une approche qui donne « à chacun la possibilité d'intervenir dans l'élaboration de la recherche », où l'anthropologue est « obligé sans cesse de réorienter son projet initial compte tenu du fil anarchique des questionnements » (p. 81). En effet, la créativité méthodologique et les expériences de terrain sur le long terme qui peuvent aboutir à une co-construction de savoir à travers « une expérience sociale complexe, chargée de surcroît de motifs biographiques exprimés par l'ensemble des participants – et pas seulement par le chercheur » (p. 81) – se voient réduites par les conditions de construction d'un savoir qui se veut scientifique (p. 87) lors de la restitution académique. Face à la richesse que peut offrir le terrain, nous souscrivons à la position que l'auteur assume pleinement dans ses recherches, qui situe « le terrain comme une création, et l'activité de l'anthropologue comme producteur de sens qu'il étudie » (p. 82). Une telle approche « invite à concevoir d'autres modes de restitutions de la recherche que les conventionnelles publications ethnographiques avec leurs normes de plus en plus standardisées, les journées d'étude, colloques et conférences aux formats répétitifs, etc. » (*ibid.*). Elle semble désormais consensuelle par certains chercheurs en SIC qui publient dans les espaces en ligne, s'éloignant ainsi des formats codifiés et des normes académiques.

Le second axe est celui du chercheur et de son rapport/apport au terrain. Deux contributions éclairent particulièrement cet aspect, la première s'axant sur le rapport et la seconde plus sur l'apport – au sens d'impact provoqué sur le terrain. Ainsi, dans « Alise-Sainte-Reine : polluer les sources ? », Thierry Bonnot prend-il pour point de réflexion une discussion avec sa collègue historienne

au sujet d'une expérience interactionnelle de terrain qui l'amena à côtoyer des habitants d'un village qui mettent en scène chaque année un événement religieux. Celle-ci, dont le « point de vue faisait peu de cas de [la] familiarité [du chercheur] avec le terrain », (p. 97) lui livre une analyse détaillée à partir des photographies des fêtes, ce qui conduit l'auteur à se questionner sur la nécessité de l'interaction avec le terrain pour interpréter les phénomènes. Cette contribution met en lumière que, en étant pur observateur, l'auteur serait passé à côté d'une partie des enjeux et aurait interprété autrement le phénomène, comme le fit son interlocutrice. Il montre que la première impression que l'on peut avoir en observant à distance n'est finalement pas celle que l'on obtient en étant au cœur du processus. Il convient « d'adopter un regard rapproché, qui évite la généralisation et la surinterprétation » (p. 100). Il commente d'ailleurs le rapport qu'entretient le chercheur avec le terrain et les enquêtés, qui relève d'une forme de proximité extérieure, ce qui entraîne une partie des participants à l'événement observé à lui faire des confidences. En effet, malgré la familiarité qui s'installe, il reste étranger aux intérêts qu'ont les habitants face à la situation qui se joue. Il adopte une position « que Michel Naepels nomme "l'atopie de l'ethnologue" » (p. 102), c'est-à-dire qu'il développe une connaissance du terrain qui lui permet une compréhension des phénomènes qui se jouent, tout en n'ayant aucun enjeu à influencer dessus, ce qui libère la parole des enquêtés. La question de l'apport au terrain est esquissée lorsque l'auteur commente le risque évoqué par sa collègue de « polluer les sources » en s'engageant, comme le lui ont demandé certains organisateurs, dans le processus d'évolution de l'événement. Ainsi le terrain reste-t-il mouvant, si bien que même en étant acteur, le chercheur ne peut pas réellement polluer (pp. 108-109). Cette question de l'apport est également présente dans la contribution d'Éric Chauvier, « Mises en scène et perturbations : de l'anthropologie dans l'art », où le chercheur collabore avec un artiste autour d'une expérience qualifiée d'« expérience de perturbation », c'est-à-dire qu'un élément non attendu sera introduit dans la situation, créant du malaise, afin d'accéder à des comportements endossés par les protagonistes que l'on ne peut pas observer quand tout se passe selon les normes. Ce qui nous intéresse ici est que le chercheur accède, grâce aux installations artistiques, à une situation de dysfonctionnement qui lui permet de mettre en lumière des interprétations inaccessibles autrement, « dans la vie ordinaire [...] recouvert[e] par l'habitude. Du point de vue de la science, ce sont des angles morts épistémologiques » (p. 143). Cette « démarche qui consiste à provoquer ou à observer ce qui ne fonctionne pas, ce qui perturbe, pour en faire un matériau d'enquête ou de réflexion » (p. 143)

est exploitée par des chercheurs en SIC. Toutefois, cette exploitation repose sur des observations et très rarement sur des provocations de la part du chercheur. Pour le chercheur, provoquer serait déconsidéré sur le plan déontologique. On se demande alors si l'association avec un artiste permet réellement de s'affranchir de ce phénomène et si cette considération ne nuit pas à la créativité méthodologique.

En définitive, le lecteur trouvera deux types d'apports : des rappels sur les questions fondamentales de l'enquête de terrain (familiarité avec le terrain, conscientisation d'un éventuel rapport de force avec les enquêtés, etc.) et des éléments poussant à une réflexivité méthodologique (degré d'implication dans le terrain, créativité dans l'enquête et la restitution, place des émotions et interprétation d'un savoir co-construit, etc.).

Marion Rollandin

LCS, université Clermont Auvergne, F-63000
marion.rollandin[at]uca.fr

Denis PESCHANSKI, Brigitte SION, dirs, *La Vérité du témoin. Mémoire et mémorialisation*, vol. 2

Paris, Hermann/Ina Éd., coll. Mémoire(s), 2018, 190 pages

L'ouvrage collectif *La Vérité du Témoin*, dirigé par Denis Peschanski et Brigitte Sion est le second tome de *Mémoire et mémorialisation*. Le tome 1, *De l'absence à la représentation*, s'attachait à comprendre les dynamiques mémorielles en associant aux sciences sociales les neurosciences et la neuropsychiatrie pour intégrer les processus cérébraux et cognitifs aux études autour de la mémorialisation. Denis Peschanski définit ce concept de mémorialisation comme étant la mise en récit publique d'un passé convoqué dans le présent et pour l'avenir. *La vérité du témoin*, quant à lui, aborde la question de la mémoire à travers le prisme du témoin. Les auteurs se donnent pour objectif de prendre le témoin comme un objet de recherche en tant que tel.

Composé de neuf contributions, l'ouvrage questionne la figure du témoin par une approche transdisciplinaire novatrice et tout à fait passionnante allant de la sociologie, à l'histoire, en passant par la linguistique, les sciences de la communication et le droit. Le témoignage oral, cette mise en récit par un individu de ce qu'il a vécu, a fait l'objet d'un certain nombre de travaux d'historiens de Marc Bloch autour de la déposition exacte à Annette Wiewiorka qui interrogeait cette manière d'écrire l'histoire à partir de récits individuels alors que l'histoire serait la construction d'un récit collectif (Annette Wiewiorka, *L'Ère du témoin*, Paris, Plon, 1997). Ici, l'objet de l'ouvrage est tout autant d'étudier la figure du témoin que son récit, à travers